

2

De la démotivation des élèves

(Et de celle des professeurs qui ne saurait tarder sauf si...)

Echos de terrain

La préoccupation première des professeurs formateurs dans les I.U.F.M. et des inspecteurs de l'enseignement, est de former de bons pédagogues. Car, pense-t-on, si le professeur sait intéresser ses élèves en cuisinant des plats au fumet pédagogique irrésistible, les enfants apprendront dans la joie et la discipline suivra. Stratégie de bon sens, qui eut, à son heure, ses lettres de noblesse mais qui, nous le savons, ne suffit plus vraiment à gagner la confrontation avec la réalité du terrain. Tout professeur en exercice a appris, en général à ses dépens, qu'en la matière il ne suffit plus de tirer sur la bobinette, même avec talent, pour que la chevillette choie. Le problème majeur auquel l'école est nouvellement confronté n'est plus tant, en effet, un découragement des élèves qui serait la conséquence de leçons présentées - du fait du laxisme ou de l'incompétence de certains enseignants - d'une manière qui en rendrait l'abord trop difficile ; ou, pour le dire autrement, de la présence, chez tous les enfants en échec scolaire, d'un robuste appétit de connaissance qui aurait été contrarié par un brouet pédagogiquement si peu engageant qu'il les aurait découragé même d'y goûter...

Non, l'Education nationale est victime d'un phénomène nouveau, évidemment en miroir de ce qui se passe sur une plus vaste échelle dans le monde des adultes. Phénomène à vrai dire très inquiétant car il n'en est probablement qu'à ses débuts, sa puissance à venir semblant devoir s'apparenter à celle d'une lame de fond. Qu'observe-t-on, en fait, dans les classes ?

Attention école !

Si le mariage de ces deux termes qu'on rencontre associés dans cet ordre, sur les panneaux aux abords des écoles fait encore sens en tant qu'élément terminologique du code de la route, il semblerait qu'à l'intérieur du système éducatif, le couple formé par ces deux mots ait entamé une procédure de séparation qui n'a rien d'un divorce à l'amiable. On constate, en effet, depuis quelques années, une dégradation alarmante de la capacité des élèves à faire preuve d'attention, aux deux sens de ce terme ; c'est-à-dire à rester attentif et à être attentionné aux autres. Ce déficit de concentration et de savoir vivre se traduisant, par exemple, par le fait nouveau et très déconcertant pour l'adulte, de voir l'élève poser une question pour être incapable la plupart du temps par la suite, d'en écouter la réponse jusqu'au bout (c'est-à-dire tout au plus pendant une dizaine de secondes) ; il arrive en effet fréquemment que le professeur, après avoir esquissé au tableau un autre approche pour tenter de satisfaire à la demande d'explication complémentaire qui lui a été formulée, constate avec consternation (et une irritation croissante, l'accumulation de ce genre d'incivilité ayant à la longue inévitablement un caractère exaspérant), que, lorsqu'il se retourne de nouveau vers l'élève à l'origine de la question, le ci-devant est tranquillement en train de bavarder avec son voisin ou s'est tout bonnement replongé dans son cahier... Se justifiant de cette attitude par le fait que, dans le premier cas, on l'aurait appelé entre-temps et, dans le second, par celui d'avoir suffisamment compris en cours de route (tout du moins le croit-il), ce qui avait motivé initialement sa demande et donc de n'avoir plus besoin d'autre éclairage sur le sujet ; et, dans la logique de consommateur - surfeur - zappeur qui est désormais la sienne, de n'avoir vu de ce fait, aucun intérêt à écouter plus loin la suite du discours...

Il est bien sûr très facile de montrer aux élèves l'absurdité et l'inconvenance d'une telle attitude en prenant, comme exemple parallèle, le cas d'une personne qui, téléphonant à une autre pour lui demander un renseignement, raccrocherait sans dire un mot en plein milieu de la conversation parce qu'elle recevrait un autre appel ; ou bien d'une autre qui, dans le même contexte, quitterait son interlocuteur avec aussi peu d'égard qu'on clique sur la case en croix d'un site qu'on a fini de

consulter (ce qui s'appelle, quand on parle avec un humain, lui raccrocher au nez), parce qu'elle aurait obtenu l'information demandée avant la fin de la réponse. Ils conviennent alors sans difficulté, de l'impertinence du procédé, aux deux sens de ce terme, et s'en excusent poliment ; je parle ici, pour que les faits prennent toute leur force, d'élèves de bonne volonté encore capable de courtoisie et qui sont dans une relation non conflictuelle avec l'enseignant (ce qui constitue heureusement, mais on peut se demander pour combien de temps encore, la majorité des cas). Cependant, le déficit d'attention est tel qu'ils recommencent trois minutes plus tard sans même, semble-t-il, s'en rendre compte... **L'ampleur de ce phénomène constitue, à notre avis un premier indice précieux pour poser un diagnostic prévisionnel sur la nature et la vitesse de dégradation de la situation.**

Dans le même registre on peut constater que de plus en plus d'élèves, même lorsque ils parviennent à rester « connectés » (j'emploie cette expression à dessein), jusqu'à la fin de l'explication, ne manifestent rien, même s'ils ont effectivement compris : ni un remerciement, ni l'enthousiasme habituel de celui pour qui les choses s'éclairent ne viennent perturber un regard morne et vide qui continue néanmoins à vous fixer et on a vraiment alors l'impression terrible qu'ils se comportent comme s'ils venaient d'avoir le renseignement demandé de la part d'un personnage virtuel en surfant sur le Net ; et qu'ils viennent simplement d'en fermer la fenêtre d'accès avant de repartir dans une rêverie intérieure qui nous exclue...

L'économie libidinale

Cette expression peut être, comme on sait, entendue comme le report, par le biais du désir, du plaisir immédiat. La libido, en différant le passage à l'acte que commanderait l'obéissance à la pulsion, « s'économise » pourrait-on dire, pour s'investir ultérieurement dans un autre échange. Déplacement d'énergie qui est à la base même du principe de civilisation.

Or, on peut observer, au nom sans doute du droit à la jouissance sur-le-champ et sans entrave prôné par la publicité contemporaine¹, qu'un nombre croissant d'élèves ne sont plus capable de ce report et posent leur question sans se préoccuper d'observer au préalable si le professeur est déjà en train de parler à un autre élève ou à la classe entière². On peut, là aussi, si on est encore en état de faire preuve d'un brin de patience, d'humour et de pédagogie, les informer par exemple que, au bout de seulement deux mois, le bébé chimpanzé qui se mettait, jusque là, en position de demande d'épouillage même si sa mère avait le dos tourné, a compris qu'il fallait impérativement qu'elle soit disponible, pour être en mesure de répondre à son appel et tient compte désormais, avant de manifester son besoin, de cette condition nécessaire préalable de bon sens. Les élèves en seront certainement amusés (et pour les plus réfléchis un peu troublés), mais recommenceront, là aussi, dans les minutes qui suivent, à ne tenir aucun compte du contexte avant d'intervenir, et à prendre la parole instantanément, au moment où ils ont envie de le faire, comme si un besoin irrépressible les empêchait de pouvoir se retenir plus longtemps. Les capacités à différer une demande, à mettre en attente la jouissance ou la fin d'une tension escomptées, qui ont forcément été acquises à un âge antérieur par l'élève quand il était encore un tout petit (sinon il ne serait pas là), semblent, comme l'épaisseur de la banquise aux pôles³, diminuer à vue d'œil. Ce qui constitue évidemment une régression très préoccupante.

¹ « Est-il si difficile d'attendre les fêtes de fin d'année ?... Oui ! » Publicité pour une marque de chocolats d'autant plus pernicieuse qu'elle provoque un sourire d'emblée alors qu'elle dit au fond qu'il est normal d'être faible même devant le superflu.

² Et, plus inquiétant, ce phénomène intrusif commence à se produire de plus en plus fréquemment en salle des professeurs où une conversation peut-être interrompue à tout moment, sans la moindre précaution de politesse, par un tiers sur un sujet qui, de plus, n'a la plupart du temps, rien à voir avec l'échange en cours. De même, lors des conseils de classe, les comportements de certains enseignants ressemblent par moment étrangement à ceux des élèves dont ils viennent pourtant de dénoncer quelques instants auparavant le manque d'écoute pour celui qui est en train de s'exprimer... et l'on peut voir assez souvent des professeurs parler entre eux sans prêter la moindre attention à celui (ou celle) de leur collègue à qui, selon la coutume du tour de table, on vient de donner la parole pour qu'il exprime son avis sur le point en débat ; discussions parallèles intempestives souvent menées, de plus, avec suffisamment peu de discrétion pour que cela soit gênant mais sans, pour autant que les intéressés s'en rendent compte. Ces remarques étant faites, comme on s'en doute, sans esprit polémique mais pour montrer que ce déficit d'attention atteint aussi les adultes pour les mêmes raisons pour les mêmes raisons qu'il touche les enfants.

³ On aura compris que cette comparaison n'est pas faite ici gratuitement puisque les deux phénomènes sont tous deux les conséquences d'une même cause.

Régression, car on n'assiste pas plus ici que dans les autres dysfonctionnements sociaux cités plus haut, à la transgression d'une limite (acte qui peut être salvateur, et qui est, en tout cas, un acte conscient exprimant la plupart du temps une révolte avec laquelle on peut dialoguer), mais bien à l'effacement de cette limite, comme une trace sur le sable qui aurait été gommée par de trop nombreux passages et qui en serait devenue illisible⁴; d'où l'étonnement sincère que les élèves marquent devant les remontrances, le total manque de culpabilité qu'ils manifestent par rapport à ce qui leur est reproché, et les réactions éventuellement violentes qu'ils peuvent être amenés à produire du fait qu'ils ressentent alors un sentiment d'injustice à se faire ainsi rabrouer (la chronique des incidents scolaires abonde de ce genre de conflits). **Cette régression est un deuxième indice particulièrement alarmant de ce qui se prépare.**

Il n'y a pas, en fait, de désamour de l'école proprement dit, car le lieu physique reste un espace de rencontres claniques qui continue à intéresser, mais un désamour pour l'institution scolaire et un désinvestissement de plus en plus massif pour les objets du savoir, conséquence d'une chute catastrophique des possibilités d'attention et donc de progrès et donc de plaisir d'apprendre ; situation qui conduit fatalement au bout du compte, à l'anéantissement pur et simple du désir de travailler. Il suffit d'écouter les conversations en salle des professeurs pour constater que toutes les discussions ne tournent que sur ce sujet. Et de même que, de nos jours, n'importe quel D.R.H. confirmera que son plus grand problème est de redonner aux employés de son entreprise l'appétit de travailler⁵, chaque enseignant avoue être confronté à ce nouveau défi : comment lutter contre la démotivation ambiante et la perte d'intérêt d'une part croissante de ses élèves pour la connaissance (et le refus, quand ce n'est pas la méconnaissance totale de l'effort minimal qu'il faut nécessairement fournir pour y accéder).

Les avis sont partagés quand il s'agit de déterminer si le niveau des élèves a chuté ou non au cours des dernières décennies (disons depuis la réforme Haby), mais ce qui est en revanche certain, c'est que nous devons, en tant qu'enseignants, répéter couramment six à huit fois le renseignement que l'on donne, là où, avant, il suffisait de le dire seulement deux fois. Et ce qui est tout aussi certain, c'est que le niveau d'attention est tellement bas que ce déprimant et épuisant travail de rabâchage ne suffit plus du tout à faire rentrer l'information dans la mémoire des élèves, condition première pour qu'ils puissent par leur éventuelle propre réflexion, c'est-à-dire par leur travail, la transformer ensuite en connaissance. En effectuant une sorte de pontage entre l'enfant et les objets de la consommation grâce à la sursaturation de messages auditifs et visuels promettant la satisfaction immédiate des fantasmes qu'elle réveille, la soif de profit du système marchand, devenue, semble-t-il, incontrôlable, a réussi pour parvenir à ses fins, à court-circuiter les destinations anciennes de l'énergie vitale d'investissement (c'est-à-dire de la libido) qu'étaient la famille et l'institution. Structures de tous temps et de toutes civilisations essentielles au bon développement de l'individu et pourtant terres de plus en plus laissées aujourd'hui en jachère faute d'être irriguées par cette énergie libidinale des enfants.

Cette fascination orchestrée par la stratégie du marketing contemporain pour la transformer en pulsion d'achat, est une des causes premières de la perte d'attention catastrophique dont nous avons parlé, de la désagrégation des établissements d'enseignement et de l'extrême faiblesse des structures éducatives que nous avons évoquée plus haut, de la violence régressive envers l'autre perçu comme obstacle à la jouissance, et des risques d'anéantissement que cette dégradation psychique des individus fait courir au monde.

Tous les comportements qui ont été évoqués sont induits par la pratique généralisée du zapping, tout autant que par le cynisme et la vulgarité de la plupart des émissions proposées aux enfants et aux adolescents par les industries de programmes. Une étude récente (2007) de la revue *Psychiatrics* parue aux Etats Unis, citée par Bernard Stiegler sur le site d'Arsindustrialis en préparation à une conférence sur ce thème, démontre que les comportements anti-sociaux liés aux déficits attentionnels (attention deficit disorder), proviennent en très grande part de l'industrie télévisuelle (aux U.S.A., 90% des enfants regardent régulièrement la télévision à partir de deux ans). « *L'attention n'est pas une qualité psychologique innée, c'est une compétence sociale qu'il faut acquérir, pour soi et pour les autres et*

⁴ Du fait de la démission progressive des adultes, due à la lassitude bien compréhensible d'avoir, sans cesse, à rétablir le tracé des frontières, travail prométhéen qui conduit en quelques années, quand on est un héros issu de la mythologie, à l'épuisement et donc au renoncement. Ce qui est effectivement en train d'advenir.

⁵ Cf. le succès mondial du livre sur l'éloge de la paresse en entreprise de Corinne MAIER.

c'est la responsabilité des éducateurs (parents et professeurs) de la faire éclore chez les enfants et les adolescents », complète Stiegler dans le même texte. Ce qui, dans le contexte que nous évoquons, ressemble de plus en plus à une mission impossible puisque les industries de programme par la fascination proche de la stupéfaction qu'elles réussissent à exercer sur les jeunes enfants au travers de leurs produits, détruisent cet effort d'éducation ; destruction dont elles sont la cause et dont leurs dirigeants auraient bien tort de penser, comme il le croient cyniquement (et tout aussi stupidement que les traders avant la crise des subprimes), qu'ils pourront rester longtemps encore à l'abri des conséquences.

Des élèves « attach(i)ants »

Néologisme qu'on peut être tenté de forger à partir du fait que les élèves de collèges ont toujours eu la double compétence d'être à la fois pénibles en groupe et touchants pris individuellement⁶. Mais il s'agit maintenant, comme il a été signalé plus haut, d'autre chose de tout à fait nouveau. Le versant de pénibilité du métier d'enseignant s'est vu considérablement renforcé par cette aliénation des élèves au système marchand et beaucoup de professeurs, à bout de nerfs, commencent à réagir de façon verbalement violente contre les enfants tout en en ressentant évidemment une culpabilité après coup⁷. La plupart d'entre eux ne se rendent pas encore compte pour l'instant, qu'ils s'épuisent en fait à lutter contre un fléau qui contamine l'esprit des élèves si tôt sortis de l'école.⁸ Fléau dont la puissance logistique⁹ permet des d'actions sans commune mesure en rapport des faibles moyens humains et techniques de l'enseignant : les industries de programmes, épaulés par toute une équipe de psychologues, de sociologues, et de psychanalystes de tous poils, ont au sein de leur état major des spécialistes du son et de l'image, et de l'impact sur l'enfant (et sur l'adulte) des chatouillements captivants que certaines de leurs combinaisons peuvent provoquer en s'appuyant dans ce but sur toutes les magies de l'art. Ces équipes de haute volée contribuent à la conception et à l'élaboration des messages qui seront ensuite très largement diffusés - déversés serait-il plus juste de dire - jusqu'à sursaturation, dans les yeux et les oreilles du téléspectateur. On voit que le rapport des forces en présence est pour l'heure, celui qui existe entre la résistance que peuvent opposer sur la plage, les remparts d'un château de sable à la puissance de la marée montante¹⁰.

Sans foi sur le métier remettez votre ouvrage ?

Sur le sujet de l'acquisition des savoirs qui a été évoqué, les commentaires officiels des programmes reconnaissent que c'est dans la répétition du geste que, par exemple, la technique de calcul parvient progressivement à être maîtrisée et que la compréhension de la connaissance associée finit par être acquise. Le vieil adage : « cent fois sur le métier remettez votre ouvrage » est donc toujours

⁶ Composante émotionnelle qui a d'ailleurs retardé la formulation d'un jugement lucide sur ce qui était en train d'advenir.

⁷ Certaines conversations « off », en salle des professeurs, mériteraient d'être portées à connaissance : ainsi une enseignante extrêmement dévouée à son métier et aux enfants me disait récemment qu'elle n'arriverait sûrement pas à la retraite et qu'elle partirait avant, de peur de finir par « passer un élève par la fenêtre ». Une autre me disait qu'elle avait dit à des élèves d'aller « se faire foutre ! » ; elle était bien sûr consciente de la gravité de ses paroles mais elle me précisait qu'elle n'en était plus à ce genre de considération et qu'elle cherchait simplement à « tenter de sauver sa peau » (sic) ! Je précise que ces les phrases rapportées dans ces deux anecdotes n'ont pas été dites avec humour mais très sérieusement et je les cite car on trouve ici la crainte d'être soumis aux deux types de violence (peur de faire mal à l'autre ou peur de se détruire), qui sont générées par les situations sans issue.

⁸ En Europe « entre 1/3 et 2/3 des enfants entre 0 et 3 ans ont désormais la télévision dans leur chambre, selon les pays et les milieux sociaux (près de 75% dans les milieux défavorisés en Angleterre) » (cf. *Children and young people in their changing média environnement*, édité par Sonia Livingstone et Moira Bovill, Erlbaum éd, Mahwah, N.J. et Londres, 2001. Avec l'apparition de chaînes comme « Baby first », les « dealers » ne se contentent plus de faire la sortie des écoles puisqu'ils pénètrent au cœur même des foyers).

⁹ Le budget publicitaire annuel aux Etats Unis est de l'ordre de plusieurs milliards de dollars.

¹⁰ D'où la nécessité, de lutter aussi avec les « armes de l'ennemi » et d'ouvrir un front basé sur la création de films ou de disques éducatifs de très haut talent (et donc nantis d'un budget en rapport) et la nécessité d'une campagne en ce sens. Les concepts nouveaux du « Rap & math » et du « Sals'Opéra » qui sont développés plus loin dans le livre font partie de cette direction de lutte.

d'actualité, mais on conviendra que la condition première pour qu'un individu puisse s'y conformer est que - à supposer qu'il lui reste encore, malgré ce qui a été dit plus haut, une quantité suffisante d'énergie et de concentration à investir dans cet apprentissage - l'envie ou l'obligation de se perfectionner soit effectivement au rendez-vous¹¹. Comme à l'âge d'un jeune élève de collège en difficulté, cette envie ne peut être déclenchée par l'assurance qu'il en aurait que la répétition amènera la progression et donc le plaisir (le fonctionnement cognitif naturel l'en convaincra plus tard si cette répétition a pu être amorcée et entretenue, déclenchant par là même son autonomie d'étude), il faut donc que l'acte d'investir l'énergie nécessaire à cette acquisition des savoirs vienne d'ailleurs. Il ne peut venir, chez des enfants de cet âge comme chez n'importe quel adulte d'ailleurs, que de deux sources : la contrainte ou le plaisir (d'apprendre, de progresser ou de faire plaisir).

La contrainte¹², rarement endogène à cet âge, était exercée par le système scolaire et/ou par l'autorité parentale du temps où elle en avait encore la légitimité symbolique ; mais les cieus étant vides et les têtes vidées, l'autorité s'est vue dépouillée, comme il a été dit plus haut, des référents théologiques et symboliques qui lui donnaient son assise, et n'a plus guère de légitimité aux yeux de ce qu'elle aurait avant subordonnés. Reste l'éventuel désir d'apprendre. Ou plutôt, « restait », devrait-on dire car, en se servant notamment de la fascination exercée par la télévision pour asseoir son emprise sur les jeunes esprits, la stratégie marchande contemporaine, à cause de la perte d'attention exposée plus haut, peut conduire à éteindre au bout du compte l'appétit de connaissance. Car si la perte d'attention désespère le professeur, elle décourage aussi l'élève au risque de lui enlever tout désir d'apprendre, à la manière d'un amoureux qui, faute de connaître l'incontournable investissement en temps et en énergie qu'il faut mettre dans toute conquête (de soi ou de l'autre) et, lassé d'être systématiquement éconduit par la femme qu'il convoite, verrait peu à peu son désir pour elle s'éteindre ou se transformer, soit en haine contre la personne désirée (violence contre les objets du savoir que l'on a connu lors des émeutes des banlieues), soit en désespoir suicidaire (violence contre soi). Béance du désir à laquelle travaille conjointement un autre phénomène induit par la stratégie marchande contemporaine et qui se situe, lui, dans le deuxième temps de cette stratégie, c'est-à-dire après qu'aient été effectués un certain nombre d'achats, « d'attrapes nigaud »¹³ quelconques associées à la déception et la frustration qui s'en suivent la plupart du temps. Je ne sais pas si on peut dire que la consommation risque de nous faire passer du « Bonheur de dames » au « Malheur des hommes », mais j'espère en tous cas avoir éclairé à ma manière les deux temps de la chronologie de cette catastrophe annoncée : détournement cynique des énergies vitales des individus pour les réorienter vers la compulsion d'achat et utilisation mercantile des forces de vie ainsi capturées jusqu'à épuisement du stock au risque de la désespérance des personnes ainsi pillées.

¹¹ Un nombre croissant d'élèves ne cherchent plus et « calent » rapidement devant la moindre difficulté. Or c'est justement dans le temps de la recherche que les connexions neurologiques s'enrichissent même si pendant un certain temps cela ne se traduit par aucune avancée à l'extérieur. Comme dans une galerie qu'on creuse, chaque coup de pioche rapproche de la lumière (de la connaissance en l'occurrence) mais que l'on soit à 100 m ou à 1 m de la sortie, il fait évidemment toujours aussi humide et sombre dans les deux cas. Or il semble qu'au nom de la jouissance immédiate, la gratification ne venant pas au premier effort, l'élève arrête de (se) creuser (la cervelle). En faudrait-il venir à rendre visible l'invisible, par des scanners en temps réels du cerveau le montrant en train de développer ses gains en connexions neuronales pour que l'élève comme dans un jeu vidéo visualise chaque étape de son progrès et continue à chercher ?

¹² Comme toute contrainte, elle a ici deux corollaires : l'apaisement d'être en règle avec ce que le monde des adultes attend de l'enfant et, à contrario, le stress d'être à la marge et de décevoir quand on ne veut, ou on ne peut plus satisfaire à cette exigence. Qu'elle soit coercitive ou qu'elle fasse appel aux sentiments, elle est binaire et basée sur le couple punition/récompense. Mais force est de constater que l'obligation d'apprendre (les fameux si bien nommés « devoirs » des élèves) et la nécessité d'apprendre (« si ça continue tu vas rater ta vie ») tout en induisant l'inquiétude et la souffrance en cas d'échec, ne sont plus suffisantes (même si elles restent, faute de mieux toujours de mise pour essayer de faire, malgré tout tant bien que mal, « tourner, la boutique »). Mais en fait les arguments exogènes semblent être de moins en moins perçus comme convaincants par les enfants. Je veux dire par là que si l'échec continue d'être vécu comme douloureux et si les compliments gardent toute leur importance à leurs yeux, ils ne suffisent plus chez beaucoup à déclencher la mise en route de l'effort. Ou pour le dire autrement, le système dit « de la carotte et du bâton » n'est plus (ou plus assez), efficient : « l'âne » fatigué d'être déçu hume le légume qui pend devant son nez avec méfiance et les « coups de bâton », même s'ils continuent à lui faire mal (mais de moins en moins car le cuir se tanne et les sanctions, passées un seuil, deviennent comme on le constate tous les jours, de moins en moins opérantes) ne le font plus avancer comme autrefois. Comparaison d'ailleurs soit dit en passant assez peu respectueuse puisqu'elle assimile in fine, qu'ils soient titulaires ou non du bonnet anciennement prévu à cet effet, les élèves à des bourricots. Quant à l'argument du pas en avant librement consenti, qui justement nous différencie de ce sympathique quadrupède, son crédit, dans une société de gains, est en chute libre.

¹³ Qui correspondrait pour rester dans la métaphore de l'amoureux à découvrir au bout du compte que sa dulcinée n'est qu'une poupée gonflable...

Le chapitre du livre intitulé : « Voix et consommation » est consacré à l'étude de ces deux énergies de chute. Ce système se comporte exactement comme ces escrocs qui font placer à des gens crédules, toutes les économies d'une vie sur des comptes factices pour partir ensuite avec la caisse. A la différence que dans le cas qui nous occupe, il s'agit de l'économie libidinale des individus et non de leur compte d'épargne et que les déceptions et les frustrations induites par les mirages des objets de la consommation, amènent une désespérance autrement plus dangereuse. Ceci pour trois raisons : d'abord parce que, comme on va le voir, le pillage de la tête des gens et infiniment plus dommageable pour eux que celui, déjà fort douloureux, de leurs économies, ensuite pour une question d'échelle car la destruction de ce patrimoine psychique se fait à l'échelle de la planète, enfin parce que les responsables de ce hold-up ne sont jamais identifiés. Cette violence qui consiste à voler le feu sacré d'un individu pour le dégrader en pulsion d'achat est, pour la victime, insensible et invisible. Et comme dans les affaires d'abus sur mineur, c'est l'abusé qui, faute d'avoir les moyens d'analyse suffisants pour comprendre de quoi il retourne vraiment, s'en mortifie en se rendant seul responsable de la situation, s'accuse et s'en veut de la déception qu'il ressent, et, pour tenter d'apaiser l'angoisse qui résulte de cette dévaluation de l'estime de soi, retourne placer ce qui lui reste de forces et de biens dans les mains des mêmes margoulines, jusqu'à la désespérance finale vers laquelle nous nous acheminons. Ce dernier point va être examiné au chapitre suivant, mais avant de parler sur cet aspect de l'épuisement du désir qui entraîne des conséquences catastrophiques au niveau des violences sur soi ou sur les autres, terminons en avec cette auscultation d'école.

Voir systématiquement défaire au bulldozer par les industries audio-visuelles ce que le patient et laborieux travail des éducateurs tente, jour après jour, pierre après pierre, de mettre en place, risque de conduire ces derniers à la tentation de baisser les bras. Comprendre que la source de la perturbation est un système planétaire d'une puissance colossale permet sans doute aux éducateurs (familles et professionnels) de déculpabiliser de l'échec qu'ils vivent au quotidien dans la conduite de leurs tentatives, mais induit, en retour, un sentiment de découragement et « d'à quoi bon ? », puisque le bouton pour arrêter, ou même seulement tempérer cette dynamique destructrice se trouve, non seulement à l'extérieur de l'institution mais est de plus, totalement hors d'atteinte.

De plus la consommation d'objets réels ou virtuels est une addiction, et restreindre sur le long terme l'usage des écrans et celui de la consommation ne conviendrait de toutes façons pas en l'état puisqu'elle elle reviendrait à imposer un sevrage sans produit de remplacement. Or le système marchand utilise, entretient (voir même amplifie à dessein) de manière perverse, tout à la fois, la souffrance du manque et le besoin d'apaisement (même éphémère) qui en résulte en accréditant l'acte d'achat d'un effet anxiolytique puissant capable de procurer la jouissance et la délivrance de la frustration installée par ses soins (ce qui est évidemment vérifié mais, encore une fois, seulement à court terme). Réduire la « dose » sans produit de compensation ne pourrait donc que créer une frustration angoissant encore d'avantage l'enfant (ce qui se produit quand il ne peut acheter des vêtements de marque par exemple).

On aura compris, à ce stade, que le but de la démarche qui est faite ici sera de proposer justement un produit de remplacement dont la qualité est d'ailleurs bien supérieure à celle du produit initial. Mais il faut pour que sa diffusion puisse être assurée sur une grande échelle que les « dealers » de cette « drogue » de remplacement soient crédibles. A cette chute massive du transcendant extérieur collectif provoquée par la mort symbolique de Dieu il faut remédier par un retour massif du transcendant individuel intérieur et donc par la formation massive de formateurs capable de le procurer. C'est pourquoi nous proposons dans un premier temps de former des bataillons d'enseignants possédant la qualité vocale spécifique qui a été évoquée ; non seulement dans le but d'apporter, comme il a été dit plus haut, une aide vocale précieuse aux professeurs dans l'exercice de leur métier mais surtout pour que, grâce à la crédibilité symbolique indispensable qui en découle, puisse se mettre en place, par l'intermédiaire du corps enseignant, un système permettant aussi aux élèves d'accéder à ce type d'émission. Nous sommes persuadés que le seul pôle magnétique suffisamment puissant pour réorienter l'élève (ou de manière plus générale, l'individu), en perte de repère est la création d'un champ symbolique réparateur dont les lignes de force ne peuvent être activées dans le cas qui nous occupe, que si la capacité de l'enseignant à faire « produire du symbolique » par l'élève est effective. Qualité qui commence bien entendu par son pouvoir à en émettre lui-même. Ce que permet justement la méthode d'acquisition du signal maître que nous proposons.
